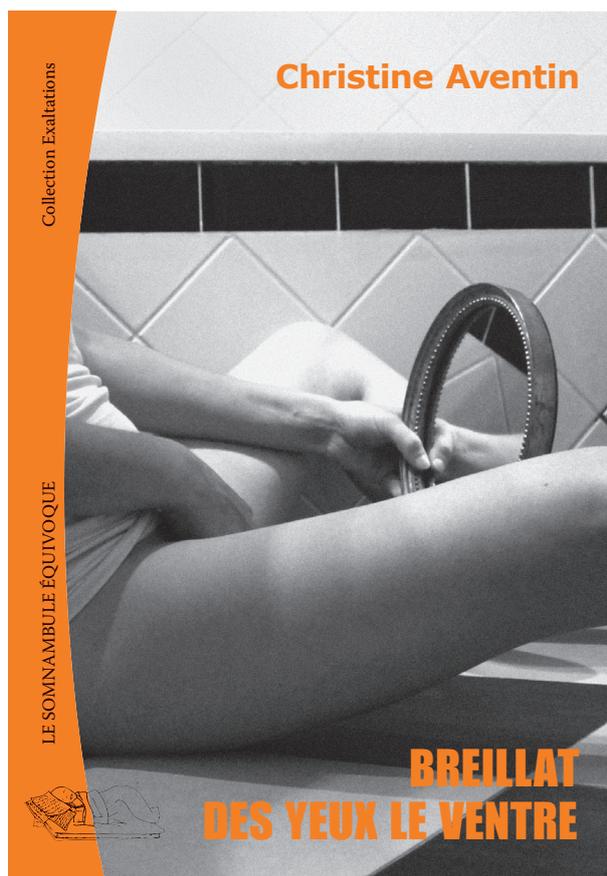




Breillat des yeux le ventre

[Christine Aventin]

collection Exaltations



L'AUTEUR Christine Aventin

Christine Aventin a eu son quart d'heure de gloire avec un roman dont le titre lui échappe. Depuis lors, elle trouve que son nom est encombrant, mais elle n'en a pas d'autre, et il lui semble qu'écrire, c'est jeter du lest! La phrase et le corps, la fiction et le vrai, la transgression et l'art sont ses questions préférées. Elle voulait ici une photo de son sexe plutôt que de son visage. Mais on a jugé à votre place que vous seriez incapables d'en accepter la vision, d'en comprendre le sens, ou d'en apprécier l'audace.



LE SUJET Les corps à l'œil

Être une femme, c'est être frappée de suspicion. C'est subir le regard de la honte. C'est porter sur son visage un sexe barré par la censure, voilé par la religion, surveillé par la famille, contrôlé par la médecine et la loi. L'identité féminine est par définition une identité obscène. Voilà pourquoi Catherine Breillat dit : « Je ne saurai jamais qui je suis. » En lui offrant un corps de fiction, le cinéma l'invite à interroger, puis à déjouer, les mécanismes de cette impossible connaissance de soi. Le geste artistique et l'acte sexuel relèvent d'un même langage : la femme accède à la conscience par une traversée initiatique des tabous.

LES PERSONNAGES Des filles

« Je suis cinéaste, c'est moi la propriétaire des corps. » Telle est l'expérience, transposée à la littérature, que Christine Aventin mène jusqu'au fin mot de ce livre : mettre en scène sa pensée comme si son corps appartenait à Breillat. Si écrire et baiser sont deux formes différentes de la même présence au monde, alors il faut pouvoir aller jusqu'à être le matériau vivant que l'artiste met à mort. Puisque le désir profond de tout cinéaste, avoue Breillat, c'est de filmer quelqu'un qui est en train de mourir.

ISBN: 978-2-930377-36-0



9 782930 137736 0
Prix : 15 €

www.lesomnambule.be



« Je n'ai jamais voulu être autre chose que moi, quoi qu'il arrive. »

Présentation

« Le spectateur fait son travail, dit Catherine Breillat. S'il ne voit rien, il imagine tout. Et quand il voit tout, il imagine qu'il ne voit rien parce qu'il est dans l'émotion. C'est le désir qui fait la scène, ce n'est pas le fait de voir ou de ne pas voir. Le cinéma, c'est croire qu'on a vu, alors qu'il s'agit de choses qu'on a vécues. » Cette citation est extraite d'une interview que la réalisatrice a donné à la revue *Synopsis*, à l'occasion d'un numéro spécial sur « Le sexe à l'écran ». Cette citation, Christine Aventin l'a épinglée au mur de son bureau, l'établissant comme prémisses à toute pensée, et comme fondement narratif. Qu'il s'agisse de parler de la virginité des filles, du viol, de l'ogre ou de l'obscène, ce rapport cathartique à l'œil, à l'émotion et au désir, est le socle de ce livre construit comme un essai-fiction où l'auteur se regarde voir les films de Breillat et dissèque son trouble jusqu'à l'inavouable.



Breillat

De son propre aveu, Catherine Breillat fait toujours le même film, et toujours pour une seule scène. Elle travaille sur le lieu commun, conçu non pas comme une banalité insignifiante, mais au contraire comme l'objet même de notre douleur. Ainsi, la réalisatrice ne fait jamais que montrer des choses très simples, mais que tout le monde se refuse à voir. On comprend dès lors qu'elle suscite autant de violences et de moqueries de la part de ceux qui se réfugient, par protection, dans le déni... Or c'est précisément ce déni qui lui donne envie de filmer. Cette difficile position, Christine Avenir en fait une posture morale ; telle est l'éthique de son exaltation : écrire tout ce qu'elle sent devoir taire, lâcher tout ce qui demande à être retenu, et descendre dans la fosse aux lions, quitte à être huée ou moquée par la foule !

Car il est question, au travers de ces films hantés par la honte et la déconsidération, du masochisme comme parcours initiatique qui permet de rompre définitivement avec le dégoût de soi. Il s'agit de traverser, en son corps et conscience, toutes les formes possibles du couple bourreau-victime, pour s'en libérer afin d'accéder à son propre noyau identitaire. «Ce couple est absolument fascinant. Le pouvoir que les gens prennent sur vous et qui vous diminuent et qui fait qu'après, le regard qu'on porte sur soi est diminuant.»

Style

Quant à la pratique de l'écriture, Christine Avenir a fait le choix de suivre Breillat dans ses préceptes de mises en scène. À savoir qu'il faut toujours faire son premier film, ne jamais acquiescer d'habileté : être sans cesse dans l'émerveillement et dans la maladresse. Et puis torréier avec le public. Accepter d'en être détestée. Et surtout, «que le corps soudain n'ait plus de limite».

Dans l'écriture ou le cinéma, comme dans le sexe, il faut être dans l'idée que l'image est mentale. Et que, par conséquent, le manque d'image se compense par une sollicitation de la pensée.

Le lecteur fera son travail !

La maison d'édition : Le somnambule équivoque

Le Somnambule équivoque a une ligne éditoriale précise, rigoureuse, enflammée, volontiers iconoclaste ou subversive, en tout cas à l'écoute de la modernité. Les livres publiés sont courts afin de rendre compte, de la vitesse du monde, mais leur impact profond, d'une intensité absolue...

La collection Exaltations consiste en de libres improvisations dans le domaine du cinéma, de la littérature ou de la musique. Il ne s'agit pas uniquement de parler d'un artiste. Il s'agit aussi que l'auteur du livre, par son style, soit pleinement écrivain (et non journaliste, ou biographe, ou expert). Place à l'état de fascination ! Et que se terrent, dans les entrailles de notre planète, les analyses poussiéreuses d'universitaires, les essais des philosophes du régime plus prompts à susciter l'ennui que l'émotion, les hagiographies signées par les descendants spirituels officiels, les recherches bien documentées mais monotones des bons élèves. Non, non, non ! En cet univers-ci, domine l'exaltation. Et aussitôt, c'est l'émotion qui jaillit comme une pépite hors des mots agencés avec art. Que l'écrivain s'emporte dans des réflexions en miroir de son propre univers. Il créera une œuvre à partir et à propos d'une œuvre. Et rendra ainsi le plus vibrant des hommages.

Chapitre 1 : La virginité des filles

Je le croise tous les matins. Mais comme nous sommes « cette année-là », je devrais plutôt écrire : Christinaventin le croise tous les matins. Moi, je marche vers l'école, lui dans le sens contraire du mien, vers son travail. Costume, cravate, lunettes, imperméable ou parapluie, mallette en cuir. On dirait un banquier. Il est employé dans un grand bureau d'assurances. D'une élégance un peu toc ; guindé. Il n'est pas beau, mais j'aime qu'il ait cette fossette au menton. Qu'est-ce qui peut bien m'attirer chez lui ? Sinon sa totale inadéquation à mon désir... Mécanique masochiste à laquelle se mêle une forme implicite de sujétion : confusément je sais – je sens – que ce type plairait à mes parents. Est-ce que je transige ? Est-ce que je mets l'eau de leur approbation dans le vin de mon phantasme ? « Oui, un homme vous déplaît fondamentalement et c'est ça qui va vous plaire, jusque dans son arrogance vulgaire à vouloir dominer, qui est en fait sexuellement intéressante. On n'est pas dupe de cette vulgarité et c'est tout de même mortifiant d'y succomber. »³⁴

On se sourit. On se salue. On parade trente secondes tous les matins pendant quelques mois. Christinaventin finit par lui écrire une lettre. Jeu toujours efficace et bien connu de la séduction par écrit. Je reçois sa réponse le lendemain. Il me couche sur lui le jour suivant. C'est la pause de midi. Christinaventin a sauté la barrière de l'école et me voilà dans son petit studio, le grand lit prend toute la place.

Il sait qui je suis, c'est-à-dire : il a lu dans un magazine que je suis riche et que je veux un diplôme pour assurer mes arrières en cas de tournant brutal de la chance. Il comprend que je suis prête à me laisser faire – « Le fantasme de la jeune fille, c'est celui de la profanation. »³⁵ – mais quand il réalise que Christinaventin est vierge, stupeur ! Il a cette phrase : « Christine, Christine, je m'inquiète pour toi. »

Christinaventin sort de chez lui toujours vierge, et je retourne à l'école humiliée !

« Mais peut-être aussi qu'il fallait montrer des femmes qui ressentent, sinon un malin plaisir, du moins un trouble à se faire humilier, tout en étant orgueilleuses. Je crois que si l'on ne prend pas en compte le masochisme des femmes, si on ne le raconte pas dans la fiction pour s'en délivrer... La fiction est toujours un acte où l'on se retrouve ou alors où l'on se délivre des choses. C'est elle qui nous donne la vision. C'est elle qui nous permet de voir que c'est finalement la timidité, la pudeur, l'inhibition que l'on a par rapport à son propre corps qui font que l'on va se retrouver coincée dans des attitudes extrêmement masochistes dont on ne peut sortir que par le plaisir. Donc on apprend le plaisir masochiste. Et quand on voit ça, c'est relativement hilarant. »³⁶

³⁴ Catherine Breillat, *Corps amoureux*, entretiens avec Claire Vassé, Denoël, 2006, page 38

³⁵ Catherine Breillat, *Le Livre du Plaisir*, Edition n°1, 1999, page 88

³⁶ Catherine Breillat, *Corps amoureux*, op. cit., page 94

Chapitre 2 : Le viol

S'étonne-t-on de constater que féministes, censeurs, moralistes et pornographes s'accordent parfois, pour leur intolérance respective, sur une étrange limite commune ? Breillat compte, il est vrai, parmi ses nombreux talents, celui de pouvoir avec une seule scène, mettre tout le monde en colère. Ainsi du parallèle apparemment inadmissible qu'elle établit entre la réduction organique pratiquée par la médecine et l'usage pornographique du corps féminin.

D'un côté, c'est le défilé des apprentis docteurs qui viennent tour à tour, sages et méthodiques, doigter la femme enceinte, absente et abstraite comme on l'est forcément sur une table d'examen gynécologique. *Voix off de Marie* : « Et puis je suis devenue un objet d'étude pour jeunes praticiens boutonneux. Une pièce de boucherie. Ça me tue que dès qu'on est enceinte ça devient anodin d'écarter les jambes et de se faire reluquer le vagin jusqu'au tréfonds. »⁵⁵

De l'autre côté, c'est l'enfilade anonyme des bites coulissant à la queue leu leu dans le sexe mis à leur disposition. *Voix off de Marie* : « J'imagine très souvent une maison de rendez-vous où la tête serait séparée du corps par un système un peu semblable à celui de l'échafaud »⁵⁶ : Côté chef, un décor clinique où le mari se tient à la main de sa femme, impuissant soutien à ce qui s'opère dans le mystère du côté cul, une sorte de back-room à partouzes où ça bande gros et se branle dur.

Ces deux usages objectivant du sexe de la femme sont explicitement présentés, grâce au montage en alternance comme deux viols collectifs qu'elle détourne et se réapproprie fantasmatiquement sur le mode du consentement masochiste. *Voix off de Marie* : « Et puis j'y ai pris goût avec une certaine amertume car finalement, comme j'avais conclu une trêve avec Robert pendant que j'étais enceinte, personne d'autre ne me touchait. Je n'avais de relations sexuelles qu'au moment de mes visites mensuelles. »⁵⁷

La scène se clôt sur deux résolutions mimétiques aussi, en jet de sperme giclant sur un ventre ici, et gel échographique éjaculé d'un tube là.

Ce que Breillat nous dit, très clairement, c'est qu'il n'y a rien d'infamant ni de rédhitoire à écarter les jambes comme une pute, voire qu'il est hypocrite de prétendre à la manipulation neutre s'agissant de la médecine sexuelle pratiquée sur les femmes. En fin de compte, protocole gynécologique et consommation pornographique ne sont jamais que deux axes différents de la même confiscation de l'identité féminine par le même pouvoir biopolitique. Et l'on se relève de l'un comme de l'autre, sitôt qu'on les referme nos jambes, vierge de tout si l'on décide simplement de considérer le corps comme une fiction. Et la fiction comme une liberté. N'y a-t-il d'ailleurs pas eu, de tout temps, des vierges primordiales qui engendraient des enfants mâles, et des mondes qui s'en trouvaient créés ?



Chapitre 3: La grâce

«C'est la censure qui rend le sexe affreux.»⁶ déclare Breillat, et de dénoncer l'hypocrisie du procédé qui consiste, en prétendant protéger le public d'une vision abjecte, à désigner le sexe comme réalité abjecte et, de ce fait, à créer l'abjection. L'idée est simple mais difficile à faire entendre car, évidemment, transgresser le tabou du passage à l'acte et de la représentation sans réserve des corps, c'est tailler une brèche inconfortable entre réalité et fiction : soudain s'impose à l'esprit que les acteurs sont des personnes humaines réelles qui jouent avec un vrai corps ! Tout était fiction, projetée sur la virtualité de l'écran, lumière, mouvement, peut-être imminence érotique, et soudain comme un surgissement d'angoisse, la chair, la peau, les organes, les poils, les fluides corporels heurtent le consensus esthétique et blesse l'attente du spectateur en montrant ce que, pris au dépourvu, il ne sait comment regarder : un tampon sanguinolent, une capote usagée, la marque laissée sur la hanche par l'élastique d'un collant, la morve des sanglots, du cérumen sur un ongle, peuvent être des images aussi peu confortables à recevoir que des doigts mouillés par la caresse, un vagin parturiant, une détumescence. De même que l'ennui saisi sur un visage pendant l'acte amoureux, le fou rire assassin, l'absence d'orgasme, la panne, pourra mettre à quia autant que la matérialisation crue d'un phantasme ou le détournement sacrilège d'un symbole !

Car soudain, c'est notre corps posé bien à l'abri dans le noir confortable de la salle qui se rappelle à nous, alors que nous pensions n'être plus qu'un œil doté d'un cerveau, en pleine maîtrise des codes qui régissent la fiction, l'image et l'émotion. « Sans doute faut-il regarder mes films plusieurs fois pour les voir réellement. Il y a une horreur du corps et de la sexualité, et moi j'essaie d'aguerrir les gens à force de les représenter, ou de tenter de les représenter. »⁷

Chapitre 4: La cave

«Dans mon enfance de fleur domestique, l'écriture m'offre des vengeances de plantes carnivores. Ô les belles heures passées à chapitrer mes tempêtes... Je pousse au vent des racines aériennes. J'échappe à toute surveillance. Je me gonfle de grand large. J'en noircis des centaines de pages dans la plus complète indifférence des miens et je m'éclate selon Robert : «s'exprimer violemment dans le plaisir» ! Mais une lettre, d'après un air connu, va me mettre sous l'œil panoptique. J'ai envoyé cinquante pages d'un mauvais roman à un mauvais éditeur dont j'ai vu la publicité à la télévision. Une réponse est arrivée. Un certain Jacques Navadic veut que je lui apporte la suite de ce manuscrit dont, par souci d'économie sur les timbres et les photocopies, je n'ai posté que le début. J'ai quatorze ans. Mon père me conduit à Luxembourg un mercredi après l'école. Nous nous présentons comme de polis péquenots dans la ville riche, la maison cossue, le bureau luxueux, en face de cet homme VU SUR RTL dont nous comprenons qu'il en est le président, le directeur, le général. Il s'étonne : Vous n'avez pas lu le roman de votre fille ? Mon père qui n'a peur de rien, sauf étonnement du ridicule, répond qu'il n'a pas voulu assassiner Mozart. »

⁶ Catherine Breillat, «*Ne vois-tu pas que je brûle ?*», entretien réalisé par Colette Milon et Jean-Philippe Renouard, pour la Revue *Vacarme*, automne 1999.

⁷ Catherine Breillat, *Corps amoureux*, op.cit., page 129

Christine Aventin Interview

Est-ce que vous pourriez dire un mot sur le côté «ovni littéraire» de votre texte ? Ni documentaire, ni fiction, ni essai, ni roman et pourtant un peu tout ça en même temps... Quel étrange objet que ce «Breillat des yeux le ventre».

C'est un collage, je crois que le titre l'indique. Mais je l'ai d'abord pensé comme un roman.

Parce que, quand je pense «écriture», je pense «roman». Immédiatement, je cherche le récit juste et la forme qui lui convient. Ecrire pour moi, c'est rendre compte de la vie. Quelque soit le sujet, l'écriture doit s'ancrer dans l'être et le fait humains. Ce qui implique nécessairement de s'autoriser, en matière de langue, la licence des poètes. Car la forme précède le sens. C'est par le mot que vient l'intuition du réel, non l'inverse. Et donc, l'idée même du pari romanesque m'attire ; Comment réveiller de bonne humeur cette vieille chose ronflante qu'est le roman ? J'y trouve ce qui me donne l'impulsion initiale d'écrire. Pour peu que l'on veuille à ne jamais en acquérir le savoir-faire, je crois que l'art du roman suffit à occuper toute une vie. C'est une invention permanente, un équilibre qui se rejoue sans fin. Chaque fois, je repars de zéro. Je ne maîtrise rien, je ne sais pas comment faire, je n'en vois pas la solution. Et puis ce truc un peu magique se produit. Parfois j'ai l'impression que le travail d'écriture consiste à trouver comment se mettre en condition d'être traversée. Ecrivain, je deviens un corps conducteur, comme on le dit du métal pour l'électricité. Quant à ce qui me traverse : je dirai que c'est un flot de mémoires personnelles et collectives. En général. Des mots, des images, des sons, des livres, des films, des anecdotes, du vécu, de l'entendu, du rêvé, du raconté, tout un fouillis de voix qu'il s'agit de mettre en ordre, et le sens de l'histoire se découvre au fur et à mesure.

Et donc, vous avez été le temps de ce livre un corps conducteur traversé par Catherine Breillat ?

En effet. Et sachant le rapport qu'elle entretient avec les corps, et l'usage qu'elle en fait comme matière première de son œil, ce n'était pas une mince affaire. Il a fallu d'abord prendre possession d'elle, véritablement : j'ai lu des kilomètres d'interviews, des articles, des analyses, des bouquins sur elle, ses romans, visionné des émissions, des reportages, vu et revu tous ses films dans tous les sens. J'ai été jusqu'à lire et à regarder ce que je savais être ses classiques en matière de cinéma et de littérature. Du Journal d'Oshima à L'Idiot de Dostoïevski en passant par Orgie de Pasolini. De la Nuit des Forains à Mouchette en passant par Viridiana ou Baby Doll. Première étape donc, cette prise de possession : Breillat est à moi, sa pensée, son univers, elle m'appartient, elle est mon sujet. Et puis renversement du rapport de force : j'entre dans son œuvre et je m'y abandonne. Quasiment, c'était une éthique de la dépossession de soi. Une esthétique du devenir-objet.



Avec une franche impudeur...

La pudeur ne concerne pas l'art. Il s'agit simplement pour l'auteur d'être à la hauteur de son sujet. Sachant que par ailleurs, la littérature n'a rien à faire des aveux non plus. Ni pudeur, ni aveux : simplement la vérité du propos que l'on tient.

Et donc, pour revenir à la question du roman, cette exaltation sur Breillat est peut-être bien un «ovni littéraire», mais elle tient à mes yeux du roman dans la mesure où d'un bout à l'autre, je cherche à mettre au jour l'histoire de Christine Aventin spectatrice des films de Catherine Breillat. Voilà le roman ! L'impulsion initiale. Et puis vient la recherche de la forme qui va permettre à cette histoire de livrer un sens pas seulement pour moi, mais aussi pour les autres. Puisqu'on est tous à un moment donné spectateur d'un film qui nous parle de qui nous sommes. Et que nous avons tous peur d'être mis en face de nous-mêmes... Dans ce livre, je ne fais rien d'autre que le travail d'une romancière : construire une architecture qui capture le lecteur à l'intérieur de sa propre maison et le soumet au remue-ménage des caves et des greniers... Je parle des soubassements qui nous fondent et des aspirations qui nous élèvent.

Il se trouve que ce roman est aussi un essai sur l'œuvre de Catherine Breillat ?

Disons plutôt qu'il est une tentative. Breillat, pour moi, c'est un noyau. Sens étymologique du noyau: le nœud! Quand on est une fille et qu'on veut être artiste, les modèles sont précieux et encombrants à la fois! Breillat, je prends appui sur elle, je fais levier de sa pensée pour la mienne, et j'établis ma filiation symbolique de «guérillère». C'est comme un ordre intime de brûler mes vaisseaux: aucun repli possible, aucun espoir de fuite. Le regard imaginaire de Breillat sur moi, c'est une forme d'exigence qui m'impose un geste artistique orgueilleux et radical.

Radical au point de tuer Christine Aventin... Puisque ce livre se révèle être aussi un exercice biographique. voire une autofiction ?

On pourrait dire qu'il est une autobiographie dont l'auteur, comme dans les livres d'espionnage, s'autodétruit à la fin du message. Mais en vérité, la gamine que je tue en public est morte en privé depuis longtemps, vous savez...

Cela dit, il y a quelque chose de jubilatoire pour moi de faire ces révélations people sur le Cœur en Poche dans un texte qui est plutôt élitaire. Et de conditionner mon pot aux roses personnel à la traversée initiatique des films de Breillat... Si vous voulez savoir pourquoi j'ai signé les livres de mon père, il faudra d'abord passer par la virginité des filles, puis le viol, puis la grâce... Seulement alors, vous pourrez glisser votre petite clef dans la serrure du cabinet interdit et affronter vos propres cadavres en regardant le mien.

Christine Aventin

Si le succès fracassant du roman *Le Cœur en poche*, écrit par l'auteur lorsqu'elle n'avait que 15 ans, et publié au Mercure de France, propulse une jeune lycéenne au tout devant des médias en 1988, ce même succès fait se répandre des images stéréotypées (« nouvelle Sagan », « Minou Drouet de la prose ») que supportera de moins en moins une jeune femme qui refuse d'apparaître comme un phénomène de l'édition. Elle l'est cependant, mais à bien d'autres titres: libre, drôle, révoltée, marginale, hyper-indépendante, mais surtout folle de littérature.

Après le semi-échec de son deuxième livre, elle entreprend de brillantes études en Romanes: elle sera diplômée avec un mémoire consacré à « Nathalie Barney: le mythe de la littérature lesbienne », aura été élève-moniteur, puis lectrice de français en Pologne avant de, notamment, faire ses armes de journaliste pour C4. Elle se cherchera ensuite dans la construction très travaillée de son roman suivant, *Le désir demeuré* (Ancrages, 2001, rééd. *Le somnambule équivoque*, 2006), et dans l'étonnant et dérangeant *Portrait nu* (Le Cercle, 2005), puissant roman érotique dont le caractère troublant, et l'écriture fulgurante et comme hachée, ne masquent pas le profond désespoir. Du Georges Bataille, en somme: violent, cru et pathétique.

Danielle Bajomée
[in *culture.ulg.ac.be*]

Œuvres

Le cœur en poche, 1988, éd. Mercure de France

Le diable peint, 1990, éd. Mercure de France

Portrait nu, 2005, éd. Le Cercle

Le Désir demeuré, 2006, éd. Le Somnambule Équivoque
[roman modifié par rapport à sa première publication en 2001 chez Ancrages]

Red Shoes, 2012, Maelström éditions, coll. Booklegs